

ACDAR



L. WELLMANN

1

L. Wellmann

Achar

I

Les fleurs s'épanouissent mieux dans l'ombre

© L. Wellmann, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-6421-8

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1

1.

La vie est belle. M'en convaincre était simple, il me suffisait de regarder autour de moi. De contempler cette ville paisible dans laquelle j'étais né. D'observer les collines verdoyantes qui affleuraient à la périphérie de cette charmante bourgade. Des collines dont les couleurs variaient en fonction des saisons. Des collines d'une beauté saisissante. Mais des collines qui cachaient une bien triste réalité.

Le temps passait, mais l'Histoire ne changeait pas. Les vestiges de cette époque révolue étaient là, bien présents. Sous cet amas de terre. La Dernière Guerre avait ravagé notre planète et laissé derrière elle bien plus de traces de son passage que nécessaire. À chaque averse, les preuves de ce conflit refaisaient surface. Des restes de tanks commençant à peine à rouiller. Des obus. Des douilles. Et parfois, des restes humains.

Elle était là, la réalité de mon monde. Celle que beaucoup refusaient de voir. Et que les gouvernements avaient tout fait pour occulter. Grâce à la loi sur l'Oubli. Une loi qui avait couvert d'un voile cette période, provoquant un hiatus que les scientifiques étaient bien en peine de combler, puisque les survivants avaient ordre de se taire. Mon propre grand-père avait préféré se murer dans le silence plutôt que d'aborder le sujet avec moi. Ses seuls mots avaient été :

*« Nous les avons tués,
Dieu nous a abandonnés ».*

Mais la loi sur l'Oubli n'avait pas seulement obligé les anciens combattants à se taire. Elle avait également mis sous clef l'ensemble des documents relatifs à la Dernière Guerre. Tous se trouvaient dans les Archives et avaient été déclarés *non communicables à jamais*. Une interdiction qui se retrouvait dans tous les pays.

Qui n'avait permis aucune fuite.

Dans ce brouillard, ma seule certitude était que le Regroupement des Gouvernements Associés de l'Opalie à l'Alu, plus communément appelé A.G.O.R.A., avait été créé afin que les habitants de cette planète ne se massacrent plus à cause de différents politiques. Un projet plein de promesses. D'espoirs. De rêves de lendemains meilleurs. Cependant, depuis une quinzaine d'années, les dirigeants de cette organisation avaient adopté une ligne de conduite pour le moins discutable.

Chaque jour, aux informations, ce n'était que bonnes nouvelles présentant notre société comme un régime politique idéal où tous pouvaient vivre heureux. Et lorsque les nouvelles étaient moins bonnes, les journalistes ne s'appesantissaient pas sur le drame, mais sur les moyens mis en œuvre par l'A.G.O.R.A. pour y remédier. Une manière de faire grotesque, qui donnait à penser que les dirigeants cherchaient à justifier leur présence à la tête de cette association.

Probablement aurais-je dû m'interroger sur les véritables intentions de ces Hommes politique et la crainte qui semblait motiver leur discours. Hélas, voilà bien longtemps que plus rien ne parvenait à attirer mon attention. Je me contentais de fixer le monde. De me laisser emporter par le tourbillon de mon quotidien, fait d'habitudes dont je ne parvenais à me défaire. Si tant est que j'en avais véritablement envie.

J'avais dix-neuf ans. J'étais aux portes de ma vie. Pourtant, j'étais déjà las. Comme un vieillard ayant trop vécu, j'attendais la fin. Me traînais dans une société dont je ne comprenais ni les comportements, ni les mœurs. Subissais ma vie avec l'impression grandissante de ne pas être à ma place. D'être né au mauvais endroit, à la mauvaise époque.

Après une matinée de cours d'une lenteur insupportable, j'entrai dans la cantine. Les plats proposés n'étaient pas très variés. Pas plus qu'ils n'étaient équilibrés. Mais personne ne s'en souciait. Parce que nous étions régulièrement examinés par les médecins. Suffisamment pour savoir que nous étions en bonne santé. Et si ce n'était pas le cas, nous n'étions pas inquiets pour autant. Surtout ceux qui possédaient un *autre*.

Ce jumeau parfait leur assurait une réserve de sang et d'organes attitrée, bien pratique en cas d'accident ou de maladie. Qui permettait même à d'autres d'en profiter, quand le maître mourait sans y avoir eu recours. C'était le meilleur parti que l'Homme était parvenu à tirer de cette erreur. De ce vaccin qui avait conduit à la création de ces monstruosité, animées uniquement par le désir de tuer. Un effet indésirable. Involontaire. Un gène récessif qui se transmettait des parents aux enfants et dont je n'avais pas hérité. J'étais le seul de ma famille à ne pas posséder d'*autre*. Ce qui ne cessait de m'interloquer.

— Kish... Si tu continues à froncer les sourcils de la sorte, tu vas avoir des rides avant l'âge.

Levant le nez de mon assiette, je rencontrai le regard pétillant de malice de Maxian et lui retournai son sourire. Il était difficile de demeurer renfrogné en présence d'une personne aussi joyeuse. Qui vivait dans son monde. Un monde dans lequel le regard des autres ne l'atteignait pas. Pas plus que leur avis. En revanche, Maxian n'hésitait jamais à donner le sien. Avec franchise. Bien trop de franchise pour que je ne m'inquiète pas pour sa sécurité. Alors que c'était lui qui veillait sur moi.

Nous nous connaissions depuis l'enfance et le temps n'avait fait que renforcer notre amitié. De même que ses actes. Car plus qu'un ami, Maxian était mon sauveur. Trois ans auparavant il était intervenu quand, ne supportant plus le harcèlement dont j'étais victime, j'avais décidé de mettre fin à mes jours. Il avait deviné ce que je m'apprêtais à faire. M'en avait empêché. Ne m'avait pas jugé. Il s'était contenté d'être là. De me soutenir. Avec bienveillance et humanité.

— J'ai une nouvelle qui devrait te déridier. Alec Nider organise une soirée. À en croire la rumeur, en plus d'avoir prévu un stock d'alcool conséquent, il aurait engagé un DJ professionnel pour mettre l'ambiance. Ça va être la fête du siècle, il ne faut surtout pas la manquer !

— Et que comptes-tu faire ? Tu sais aussi bien que moi qu'Alec n'invitera que ses amis, c'est-à-dire les gens qu'il juge suffisamment populaires pour paraître à ses côtés, ou qui lui lèchent les bottes. Tu crois vraiment que nous avons la moindre chance d'y être conviés ? Et même si nous pouvions y aller, qu'est-ce que ça nous apporterait ? Te sentirais-tu véritablement à ta place parmi eux ? Franchement ? Si c'est pour être mis à l'écart ou ignoré de manière ostentatoire, je n'en vois pas l'intérêt.

— Je sais... Mais ce serait tellement bien d'être invités à une telle soirée ! Nous pourrions nous créer des souvenirs formidables ! De quoi nous prouver que nous ne sommes pas en train de gâcher notre jeunesse.

— Tu penses vraiment repartir avec des souvenirs mémorables d'une soirée dans laquelle tu ne cesseras d'être dévisagé tel un pestiféré à condition, bien entendu, de ne pas être mis à la porte avant ? Quant à ta jeunesse, ce n'est pas en buvant et en restant éveillé jusqu'à l'aube que tu en profiteras, répliquai-je, non sans un certain mépris pour ces idées idiotes et pourtant bien ancrées dans les mentalités.

— Arrête de toujours réagir ainsi ! soupira Maxian, dramatisant à l'excès l'ennui que mes propos avaient fait naître en lui. Pour l'alcool, je ne dis pas. Mais vois les avantages de telles fêtes. Tu pourrais y rencontrer quelqu'un. Qui sait, peut-être en tomberas-tu amoureux. Et plus tard, lorsque vous serez mariés, tu diras : « Ah ! J'ai bien fait d'écouter Maxian à l'époque ! »

— Tu crois sincèrement que je peux trouver la femme de ma vie à l'une de ces soirées ?

— Si tu n'y rencontres pas la femme de ta vie, tu pourrais y rencontrer la femme de ta nuit.

— Maxian...

— Kish... Je connais tes convictions. Mais il faut que tu comprennes qu'avoir des relations sexuelles n'est pas un engagement à vivre ensemble pour le restant de vos jours. C'est juste... Un échange de bons procédés. Une transaction où chacun y trouve son compte.

— Ose me dire que c'est ce dont tu rêves.

— Jamais ! Mais le temps passe. Et tu accumules du retard. Tu as tout de même dix-neuf ans, il serait temps...

— Je te signale que tu as le même âge que moi. Et que tu es dans la même situation.

— Raison de plus pour m'écouter : je sais de quoi je parle !

Je ris. Peut-être sans savoir pourquoi. Maxian riait également, et c'était le plus important. Tant qu'il riait, il ne me posait pas de question. Et moi, je n'avais pas

à m'appesantir sur l'indifférence que j'éprouvais à l'encontre de la gente féminine.

— Alors qu'en dis-tu ? Pourquoi ne tenterions-nous pas de nous rendre à cette soirée sans y être invités ? Une fois devant sa porte, Alec ne pourra pas nous rejeter. Et puis, si nous y allons assez tard, tous seront saouls et personne ne s'apercevra de notre présence !

— Et ça ne te dérange pas de passer totalement inaperçu aux yeux de tous ? D'être complètement inexistant ?

— Kish... Nous n'existons déjà pas à leurs yeux. Je pourrais crier que tu es puceau, ici même, sans provoquer la moindre réaction.

— Surtout pas ! m'écriai-je, sachant de quoi mon ami était capable.

— Dans ce cas, nous y allons ?

— Je ne vois pas comment je pourrais dire non...

— Ah ! Ah ! Tu vas voir, nous n'allons pas nous ennuyer !

— C'est bien ce que je crains...

La journée se termina sans que rien ne vienne troubler mon quotidien parfaitement rythmé. Après un trajet de quelques minutes, je quittai le tramway en souhaitant une bonne soirée à mon ami, l'abandonnant à ses plans saugrenus pour entrer chez Alec.

Un kilomètre me séparait encore de mon domicile. Une petite marche que je mis à profit pour tenter de retirer les restes de nourriture accrochés à mon uniforme. Nourriture qu'un individu avait trouvé drôle de me lancer... Par chance, ma mère ne me poserait aucune question. Elle était trop habituée à me voir rentrer dans des états tous plus pitoyables les uns que les autres. Cependant, malgré son silence, elle ne manquerait pas de s'inquiéter. Encore. Comme souvent. Pour tout. Pour rien. Mais surtout pas ma santé. Ce que je ne pouvais lui reprocher. Pas quand, adolescente, elle avait failli perdre la vie avant de véritablement la commencer. Quand atteinte d'un cancer de la gorge, elle avait passé de nombreuses années à l'Hospital, alternant phases de guérison et rechutes.

— Je suis rentré, m’annonçai-je en refermant la porte.

— Kish, mon chéri, viens donc que je te présente nos nouveaux voisins !

Les yeux de ma mère pétillaient de cette curiosité malsaine qui ne se retrouvait que dans les petites villes. Avec fébrilité, elle m’agrippa par le bras et me conduisit d’autorité dans le salon. Sans se préoccuper de ma surprise. De ma gêne. Ou du raté qu’eut mon cœur en voyant ces trois inconnus qui détonnaient dans l’atmosphère vieillotte de notre maison, que de gigantesques canevases et des étagères emplies de bibelots en porcelaines ne faisaient que renforcer.

— Kish, je te présente nos nouveaux voisins. Ils ont eu la gentillesse de venir nous saluer. Voici Rhéa et son frère Hoshiyo, ainsi que leur père, monsieur Masahiro. Mes chers amis, je vous présente mon fils, Kish.

— Enchanté, murmurai-je, plus que mal à l’aise de me retrouver au centre de l’attention.

Pour toute réponse, j’obtins deux signes de tête et un petit sourire. Ce qui me convenait parfaitement. N’étant pas à l’aise en société, j’étais soulagé de ne pas avoir à leur faire la conversation. Installé dans un coin, j’observais à la dérobée ceux qui se présentaient comme les membres d’une seule et même famille. Et au plus je les regardais, et au plus cette assertion m’interloquait.

Monsieur Masahiro discutait avec mes parents. Cependant, ses yeux verts ne cessaient d’analyser le moindre de leurs faits et gestes. Ainsi que les miens. Il était aux aguets. Comme un animal s’apprêtant à bondir. Une impression renforcée par son regard froid et la cicatrice qui lui barrait l’œil droit, sous lequel trois petits grains de beauté étaient alignés. Quelques rides commençaient à poindre sur son visage. Il devait avoir une quarantaine d’années. Un âge moyen qui lui permettait de prétendre être le géniteur des deux jeunes gens qui l’accompagnaient. Oui, de prétendre. Car tous deux ne lui ressemblaient pas. Et ne se ressemblaient pas.

Ce garçon et cette fille avaient en commun leur très grande beauté. Cependant, toute similitude s’arrêtait là. Ou si certaines existaient, elles venaient mettre à mal leur mensonge. Car étant sensiblement du même âge, tous deux ne pouvaient être frère et sœur. Jumeaux ne convenait pas non plus. Pas quand le premier avait une chevelure noire, des yeux marron, bridés et la peau mate ; tandis que la seconde arborait des cheveux blond foncé, presque châtain,

d'immenses yeux bleus et la peau claire. Ils n'auraient pu être plus différents l'un de l'autre.

Alors que je me faisais cette réflexion, la désagréable impression d'être observé me poussa à relever la tête. Ce faisant, mon regard croisa celui de la jeune fille. De Rhéa. Son joli minois légèrement penché sur le côté, elle me dévisageait sans la moindre vergogne. Sans réaliser combien elle me m'était mal à l'aise, me poussant à rapidement baisser la tête, les joues en feu.

Les minutes s'égrenèrent lentement, intensifiant la nervosité qui m'avait saisi et que Rhéa ne faisait rien pour apaiser en ne cessant de m'épier. Par chance, nos invités finirent par prendre congé, me permettant de recouvrer ma sérénité.